



HAL
open science

De Charybde en Scylla et retour: la littérature sicilienne à l'épreuve du détroit

Lise Bossi

► **To cite this version:**

Lise Bossi. De Charybde en Scylla et retour: la littérature sicilienne à l'épreuve du détroit. Italies, 2014, Voyages de papier, hommage à Brigitte Urbani (17/18 volume 1), pp. 351-366. hal-03965661

HAL Id: hal-03965661

<https://hal.science/hal-03965661v1>

Submitted on 14 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De Charybde en Scylla et retour: la littérature sicilienne à l'épreuve du détroit.

Etant donné sa situation au centre de la Méditerranée, la Sicile a une position particulière et paradoxale si l'on se place dans la perspective des échanges qu'elle a entretenus avec le continent pour analyser les mouvements centripètes et centrifuges qu'elle a vu se succéder tout au long de son histoire politique et culturelle.

Pendant des siècles, elle a été terre d'invasion, au gré des enjeux géostratégiques et économiques, depuis la phase de colonisation par les cités grecques jusqu'au moment de l'émiettement des Empires romains, byzantins et carolingiens puis de l'expansion arabo-musulmane, avant de tomber définitivement sous la coupe des Espagnols après une parenthèse où elle a été successivement normande et angevine.

Elle a entretenu de ce fait des relations avec tout le reste du bassin méditerranéen, mais elle s'est en même temps repliée, le dos à la mer, pour fuir les incursions barbaresques et les armées de ses conquérants successifs.

De même, culturellement, elle a été à la fois un véritable creuset où se sont croisées et fondues les principales civilisations du pourtour méditerranéen et une terre de tout le monde et de personne maintenue en marge d'une histoire qui se jouait ailleurs et dont elle n'était jamais partie prenante.

La première occasion qui est donnée à la Sicile d'entrer enfin librement dans l'histoire est le débarquement des Mille, les chemises rouges de Garibaldi, à Marsala en mai 1860. Cet épisode, qui marque le début de l'unification italienne par delà les limites de l'*Alta Italia*, représente la première véritable tentative de relier une région jusqu'ici constamment reléguée aux marches de l'Empire ou du Royaume à un centre politique et culturel stable : en demandant leur annexion au tout nouveau Royaume d'Italie, les patriotes siciliens vont alors avoir le sentiment de sortir de leur isolement, au propre comme au figuré.

Cependant, la façon dont la dynastie savoyarde traite la Sicile va provoquer non seulement un nouveau repli des Siciliens sur eux-mêmes — à la suite de ce qu'il est convenu d'appeler la "delusione postrisorgimentale" — mais aussi une succession de flux et de reflux migratoires.

Le plus visible de ces flux est clairement centrifuge, par rapport au centre local comme par rapport au nouveau centre national : c'est la voie que suivent des centaines de milliers de Siciliens pauvres, agriculteurs et artisans pour la plupart, que la misère provoquée par les choix socio-économiques des Piémontais va pousser à émigrer vers les destinations les plus lointaines, en particulier vers les Amériques, du nord et du sud, et vers l'Australie.

Mais il y a un autre flux qui se dessine à partir du rattachement de la Sicile au royaume d'Italie, c'est celui des élites locales, artistes et écrivains, qui aspirent à traverser le détroit de Messine pour rejoindre les nouvelles capitales du Royaume, Florence d'abord puis Milan où se manifestent les premiers ferments d'une culture nationale.

C'est Vincenzo Consolo qui traduit le mieux leur démarche :

« L'isola è affolata dei più vari segni storici, antichi e immobili per fatale arresto, quali rovine trasferite in una dimensione metafisica, è ricca di frantumi di civiltà, di frammenti linguistici, è composta culturalmente, problematica socialmente. Tutto questo ha fatto sì che nel tempo, paradossalmente, quel breve braccio di mare che la staccava dal Continente si ampliasse a dismisura e la rendesse più estrema rispetto a un centro ideale, la relegasse, a causa della sua eredità linguistica, della sua dialettalità, ai margini della comunicazione.

Da qui la necessità, l'ansia negli scrittori isolani di lasciare il confine e d'accentrarsi, di uscire dall'isolamento e di raggiungere i centri storici, culturali, linguistici.

Primo fu Verga, nella letteratura siciliana moderna, a compiere il viaggio, a lasciare Catania e ad approdare a Firenze, centro di quella cultura rinascimentale che aveva illuminato l'Europa, del neodantismo romantico, di quella lingua attica restaurata da Manzoni dopo la sua esplosione, la sua

frantumazione in senso barocco e in senso dialectale, lingua a cui ogni scrittore, da ogni periferia, cercava d'approssimarsi¹. »

Il y a, dans cette réflexion de Consolo sur le voyage qu'ont accompli nombre d'écrivains siciliens après Verga — et il sera l'un d'entre eux presque un siècle plus tard — une foule d'éléments qui permettent de mieux comprendre les tenants et les aboutissants de cette forme d'exil paradoxale qui consiste à aller de la périphérie vers le centre. Etant entendu que le paradoxe vient aussi du fait que le centre a pu se déplacer, pour des raisons politiques, économiques ou culturelles — de Palerme à Naples et inversement, par exemple — ou qu'il s'en est créé un là où précédemment il n'y en avait pas — au moment du passage d'une réalité régionale à une réalité nationale, dans le cas de l'unification italienne.

S'agissant de la Sicile, le sentiment de se trouver à la périphérie est bien évidemment accentué par l'insularité qui transforme le détroit en une véritable frontière physique. Mais cette frontière physique est aussi une frontière existentielle que le mythe s'est appropriée jusqu'à en faire une barrière infranchissable défendue par deux monstres implacables : le tourbillon de Charybde et les écueils de Scylla. Ces monstres sont ceux qui faillirent empêcher Ulysse de revenir à Ithaque et qui tentent d'empêcher les Siciliens d'accomplir ce voyage dont seuls certains décideront de revenir pleins d'usage et raison, non pas pour « vivre entre [leurs] parents le reste de [leur] âge » mais pour rapporter dans le chaos sicilien le *logos* ordonnateur; à l'instar de l'Ulysse de Dante qui dit à ses compagnons : « fatti non foste a viver come bruti ma per seguir virtute e canoscenza² », et qui périra pour avoir voulu franchir un autre détroit qu'Hercule avait marqué par deux colonnes « acciò che l'uomo più oltre non si metta³ ». Ou bien, plus prosaïquement — car il s'agira aussi de choisir entre la poésie et la prose pour mener ce combat —, ils renonceront à partir, comme Leonardo Sciascia, par exemple, et se transformeront en « stanziali Telemachi della realtà a combattere contro i Proci del sottosviluppo sociale e culturale, dell'emarginazione, del malgoverno, della violenza e della mafia⁴ » grâce à des armes importées depuis le continent ; en particulier, des armes linguistiques, tel l'italien toscan manzonien, et des armes génériques, comme le roman historique et, plus récemment, le roman policier.

Le chaos que les Siciliens laissent derrière eux lorsqu'ils quittent leur île est d'abord naturel si l'on peut dire : c'est celui que provoquent les éruptions volcaniques et les tremblements de terre destructeurs et meurtriers qui ont inscrit dans l'esprit des Siciliens une peur atavique qui fait irrémédiablement partie de leur inconscient collectif.

Mais plus encore que le chaos naturel c'est le chaos historique qui les fait fuir, celui dont témoignent tous ces débris de civilisation que Consolo évoque. C'est cela qui a influé définitivement sur leur *forma mentis* et qui représente pour les Siciliens un lourd héritage politique, social et existentiel.

L'héritage politique et social de la féodalité tout d'abord, qui a apporté aux Siciliens le *latifondo*, lequel a généré un attachement à la *roba* dont dérive la suprématie de l'intérêt individuel sur l'intérêt collectif, suprématie dont dérivent à leur tour le clientélisme et la corruption et donc la mafia, avec toutes ses transformations depuis la mafia agricole jusqu'aux *ecomafie* d'aujourd'hui ; et avec toutes les collusions politiques qui empêchent la Sicile d'accéder à l'Etat de droit et à la société civile modernes.

¹ Vincenzo Consolo, *I ritorni in Di qua dal faro*, Milano, Mondadori, 1999, Oscar Scrittori del novecento, p. 138-139.

² Dante Alighieri, *La divina commedia, Inferno XXVI*, 119-120.

³ *Ibidem*, 109.

⁴ Vincenzo Consolo, *Sirene siciliane in Di qua..., op. cit.*, p. 176.

L'héritage religieux ensuite, dans lequel se combinent les influences négatives du *fatum* grec, de la résignation musulmane et de la prédestination chrétienne pour aboutir à une vision du monde involutive où le salut semble résider dans la suspension du temps, la stase et l'immobilité, si bien illustrées par Verga et sa philosophie de l'huître, et présentes jusque dans le dialecte sicilien où le futur n'existe pas.

La résultat de la coexistence dans l'inconscient collectif sicilien de la peur atavique face aux déchaînements de la nature et de ces divers héritages politiques et religieux est une conception du monde où l'individu n'existe que parce qu'il est membre d'un groupe familial ou professionnel, élément d'une communauté jalousement repliée sur ses traditions et sur ses règles dans une infinie répétition du même. Une conception du monde où l'individu n'existe donc qu'à travers les autres et le regard des autres, ce qui l'enferme dans une dialectique de l'être et du paraître dont son "moi" ressort diffracté jusqu'à sa propre négation comme en témoignent les œuvres de Pirandello dont les titres à eux seuls sont déjà révélateurs : *Così è (se vi pare)*, *Il giuoco delle parti*, *Come tu mi vuoi* ou encore *Uno, nessuno e centomila*.

Il y a, enfin, un dernier chaos auquel les écrivains siciliens doivent plus particulièrement faire face parce qu'il concerne leur outil de travail si l'on peut dire : ce sont ces fragments de langues auxquels Consolo fait allusion.

En effet, parallèlement à la superposition des cultures et des civilisations, qui ont été importées dans l'île par les vagues successives d'envahisseurs, s'est créée une véritable stratification linguistique dont la toponymie se fait l'écho, particulièrement autour de l'Etna, comme si les laves en fusion avaient aussi réussi à souder les différents apports linguistiques. C'est ainsi que le volcan-montagne est appelé localement Mongibello, Mont Djebel, résultat du mélange entre les racines romanes et arabes, et que l'un des villages situés sur ses pentes se nomme Linguaglossa, c'est-à-dire littéralement et emblématiquement "langue-langue", en latin et en grec.

Le problème, bien évidemment, a résidé dans l'impossibilité, pour les écrivains de la Sicile post-unitaire, d'utiliser ce mélange de langues dont est pétri le dialecte sicilien comme vecteur de communication littéraire, car cela aurait équivalu à se priver du seul lectorat suffisamment alphabétisé et cultivé pour constituer une cible éditoriale conséquente : celui des locuteurs toscanophones ou, manzoniennement, italophones du Centre-Nord, qui ont attiré à Florence puis à Milan des écrivains tels que Verga ou Capuana.

Comme le dit Consolo, « A [Verga] il toscano poteva servire per liberarsi da incertezze lessicali e sintattiche, da rettaggi dialettali, a farsi padrone di una lingua media, di servizio, per le sue narrazioni⁵. »

S'exiler, pour un écrivain sicilien qui quitte la périphérie pour aller vers le centre, c'est donc changer de langue mais, changer de langue, cela signifie tenter de changer de vision du monde car les structures lexicales et syntaxiques ne sont qu'un reflet des structures mentales et de l'horizon de références des locuteurs.

C'est ainsi que Vittorini a pu dire, au prix d'une généralisation dont nous lui laissons la responsabilité, qu'il n'avait « nessuna simpatia né pazienza per i dialetti meridionali [...], i quali sono tutti legati a una civiltà di base contadina, e tutti impregnati di una morale tra contadina e mercantile, tutti portatori di inerzia, di rassegnazione, di scetticismo, di disponibilità agli adattamenti corrotti, e di furberia cinica⁶ ». De façon moins définitive et systématique, Sciascia suggère que « la differenza sostanziale tra dialetto e lingua sta nel fatto che nessuna opera di pensiero può essere scritta in dialetto [...], il pensiero metodico, sistematico non può servirsi del dialetto⁷ ». En d'autres termes, le dialecte est inapte à

⁵ *Id.*, *I ritorni in Di qua...*, *op. cit.*, p. 139.

⁶ Cité in *Ibidem*, p. 142.

⁷ Leonardo Sciascia, *Fuoco all'anima, conversazioni con Domenico Porzio*, Milano, Mondadori, 1992, p. 4-5.

exprimer la réflexion et l'abstraction. C'est pourquoi, toujours selon Sciascia, « l'italiano non è l'italiano : è il ragionare⁸ ».

Celui qui a le mieux assimilé la double nécessité de quitter le chaos linguistique et existentiel dénoncé par Vittorini et de s'approprié une langue de communication qui soit aussi un instrument de réflexion et de mise en ordre du réel, comme le fera Sciascia après lui, c'est Pirandello.

Dans sa prose poétique si particulière, Consolo évoque les raisons et les conséquences de ce choix de l'exil de la part de Pirandello :

« L'avventura pirandelliana parte dall'oppressione del fato, dalla prigionia d'un tempo circolare, dall'afasia o dalla corale melopea dialettale [...]. Inizia con una titanica ribellione, con la volontà di uscire dalla rassegnazione e dalla stasi, con la speranza che nell'articolazione del pensiero e del linguaggio si possa rompere il cerchio del tempo, fuggare con l'umorismo la tragedia. Spiegare e vincere il male. Ma nella lineare dimensione moderna, storica, nella borghese, continentale, occidentale dimensione in cui si pone, nel linguaggio convenzionale, nella laica prosastica comunicazione, scopre altre violenze, nuovi esili, smarrimenti, insanabili conflitti, tra vita e forma, essere e apparire, unicità e molteplicità dell'io⁹ ».

Et c'est bien là le problème : il ne suffit pas de passer le détroit, physiquement et même linguistiquement, en s'exilant dans une terre dont on ne connaît pas l'histoire, dont on ne porte pas la mémoire¹⁰, pour être sauvé. Il ne suffit pas d'aller ailleurs pour devenir un autre. À moins de se tuer soi-même en tant que soi, comme le Mattia Pascal de Pirandello justement, ou de se fuir en se réfugiant dans la folie, feinte ou véritable, comme son Enrico IV, il ne reste effectivement qu'à *Vestire gli ignudi*, c'est-à-dire, comme le dit Consolo, « rivestire la propria e l'altrui nudità, insostenibile, in sé, negli altri, di maschere, di forme, e in esse credere, esse affermare e imporre. Difendere la propria forma, imporre una agli altri, con il ragionamento, il sofismo, la retorica [...]»¹¹ qui sont — selon Sciascia cette fois — des techniques de défense existentielle dans lesquelles les Siciliens sont passés maîtres¹².

C'est à ce prix que Pirandello pourra rester, définitivement ou presque, dans cet ailleurs que représentent Rome et, plus généralement, le continent, en continuant à appliquer à ses sujets d'étude l'ironie qui est une façon de prendre ses distances d'avec le chaos, au risque de s'éloigner de soi-même et de se perdre dans un jeu de miroirs à l'infini, dans une sorte de *gioco del rovescio* où peu à peu l'italien prend la place du sicilien, dans la langue théâtrale en particulier (il suffit de consulter une bibliographie pour s'en rendre compte), mais où le visage du Sicilien, avec une majuscule, apparaît de plus en plus obsessionnellement sur le masque de chacun des personnages, comme le dirait Sciascia¹³.

Quant à Vittorini qui rejetait si violemment les dialectes méridionaux et voulait que les jeunes écrivains adoptent les dialectes du Nord parce qu'ils portent déjà la trace de la civilisation industrielle, son exil volontaire dans les autres villes du monde relève du choix idéologique. Pour citer Consolo, on sent dans ses positions « tutto l'antiverghismo di Vittorini, è evidente la sua concezione progressiva della storia [...] la sua fede marxiana e gramsciana, la sua scelta operaistica, la sua utopia industriale¹⁴ ». Une exigence idéologique et une nécessité

⁸ Leonardo Sciascia, *Una storia semplice*, Milano, Adelphi, 1989, p. 44.

⁹ Vincenzo Consolo, *Album Pirandello in Di qua...*, op. cit., p. 152.

¹⁰ *Id.*, *Sopra il vulcano in Di qua...*, op. cit., p. 117.

¹¹ *Id.*, *Album Pirandello in Di qua...*, op. cit., p. 151.

¹² Leonardo Sciascia, *Come si può essere siciliani?* in *Fatti diversi di storia letteraria e civile*, Palermo, Sellerio, 1989, p. 9 sq.

¹³ *Id.*, *Il volto sulla maschera in Cruciverba*, Torino, Einaudi, 1983.

¹⁴ Vincenzo Consolo, *I ritorni in Di qua...*, op. cit., p. 143.

éthique qui le poussent à accomplir, dans la réalité comme en littérature, le premier voyage de retour vers la terre de l'enfance et de la mémoire avant de repartir, après cette conversation cathartique avec les ombres, vers ses devoirs d'homme moderne engagé dans l'histoire¹⁵.

Et quand Consolo parle de l'*antiverghismo* de Vittorini c'est, entre autres, parce que Verga, parti pour Milan presque un siècle avant lui, a, en quelque sorte, accompli le cheminement inverse jusqu'à décider de sortir au contraire de l'histoire après avoir tout fait pour y entrer, politiquement, en tant que membre de la *guardia civile*, et littérairement, en adoptant la langue et les canons littéraires en vogue dans ce qui était alors la capitale littéraire outre que la capitale industrielle du Royaume.

Cette civilisation industrielle que Vittorini appellera de ses vœux, Verga n'a aspiré qu'à la fuir en se repliant sur ses origines, en se réfugiant dans le capitalisme terrien et la civilisation féodale et archaïque de la Sicile¹⁶.

Et là où Vittorini a adopté non seulement les valeurs septentrionales mais aussi la langue qui les traduit et les véhiculent, Verga a absorbé les principes du naturalisme pour les transposer et les soumettre à l'immuable ordre des choses qui continue à régner en Sicile, en ne conservant que le déterminisme qui correspondait si bien à la conception tragique de la force du destin que les Siciliens ont héritée de leurs envahisseurs successifs et en laissant le positivisme à la porte au profit d'une vision métahistorique du monde, organisée autour d'une perception totalement involutive, répétitive et circulaire du temps.

En récupérant ainsi son monde, au nom du naturalisme ou de ce que l'on appellera bientôt le vérisme, Verga récupère aussi sa langue ; une langue qui, pour citer encore une fois Consolo,

« appartiene al mondo narrato e al soggetto narrante (che poi significa, per la teoria dell'impersonalità di Verga, al mondo che si narra da sé). Una lingua che non è matericamente e naturalisticamente la sub-lingua dialettale, ma un italiano "irradiato" di sentimento e ideologia dialettali, una lingua periferica in conflitto con la lingua centrale. [...] Verga ha come stampato il positivo italiano su un negativo dialettale, di lessico e di sintassi¹⁷ ».

Les termes positifs et négatifs permettent ici de jouer facilement sur les mots. En effet, pour Consolo, mais aussi pour Vittorini et pour Sciascia, l'usage du dialecte correspond toujours à une régression¹⁸, à un déni de l'histoire et du progrès et à un retour vers le passé, c'est-à-dire vers l'immuable chaos originel sicilien artificiellement ordonné par la trompeuse sagesse du "dire ereditato"¹⁹ dont les proverbes de Padron 'Ntoni Malavoglia sont l'expression la plus achevée. L'usage par Verga de tournures dialectales, même médiées par des inventions géniales telles que le discours indirect libre ou le narrateur "choral" est le révélateur d'une posture mentale qui consiste à clore tout l'horizon entre deux mottes de terre, à s'exclure du langage logique de la communication²⁰ et à rester donc à la marge de la société civile dont la communication logique et rationnelle est à la fois le vecteur et le témoin.

Cette régression dans l'espace et dans le temps, conçue à la fois comme retour vers le lieu d'origine, en deçà de la frontière du détroit ou *di qua dal faro* — pour reprendre le titre de l'ouvrage de Consolo en compagnie duquel nous accomplissons ce voyage littéraire — et

¹⁵ *Ibidem*, p. 140 sq. Il est bien évidemment question ici du célèbre texte d'Elio Vittorini, *Conversazione in Sicilia*, Milano, Bompiani, 1941.

¹⁶ Vincenzo Consolo, *Sopra il vulcano* in *Di qua...*, *op. cit.*, p. 116 sq.

¹⁷ *Ibidem*, p. 118-119.

¹⁸ *Id.*, *Uomini e paesi dello zolfo* in *Di qua...*, *op. cit.*, p. 30.

¹⁹ *Id.*, *L'olivo e l'olivastro*, Milano, Mondadori, 1994, Oscar Scittori del novecento, p. 52.

²⁰ *Id.*, *I ritorni* in *Di qua...*, *op. cit.*, p. 144.

comme retour vers un illusoire âge d'or qui n'est en fait que l'éternelle répétition du même, cette régression donc se révèle à travers la langue parce qu'elle est d'abord et avant tout un retour sentimental et mémoriel vers la Sicile. Et, contrairement à ce que pourrait laisser supposer l'ouverture très spectaculaire de Nedda — qui est censé être pour Verga le récit de la conversion au vérisme et la première manifestation du recours à des thèmes d'inspiration sicilienne — il s'agit d'une mémoire qui est plus sonore que visuelle.

Pour mieux comprendre ce que cela signifie, il suffit de lire ce que Sciascia a écrit à propos d'un passage de *I Malavoglia*²¹. Le narrateur déclare que « Ora che la Mangiacarrubbe ha messo gli occhi addosso a 'Ntoni di Padron 'Ntoni la sarà una provvidenza per la cugina Anna. »

Sciascia nous dit qu'il a relu cette phrase, qu'il l'a traduite en dialecte, qu'il l'a prononcée. Et alors, comme réfléchie, comme restituée par un écho lointain, il l'a entendue et comprise.

« Ma difficilmente un lettore non siciliano, o comunque non in grado di fare la mia piccola operazione di ritraduzione e di riascolto, riuscirebbe a capirla senza tornare a scorrere le novantaquattro pagine che la precedono. Perché questa battuta, per essere subito colta, presuppone una descrizione topografica, di tipo manzoniano, del paese; e Verga non l'ha data; o ha bisogno di una traduzione-esplicazione in questi termini: la cugina Anna è vicina di casa dei Malavoglia [...]; per vedere 'Ntoni, dunque, la Mangiacarrubbe andrà spesso, e lungamente si fermerà, in casa della cugina Anna; e la cugina Anna [...] dovrà subirsi la compagnia di una tal donna²². »

Sciascia déclare, à propos de ce passage, qu'il a été pour lui comme une « révélation della "voce narrante" che è nelle cose siciliane del Verga, del suo scrivere come riascoltare, del suo trasferire la memoria alla memoria di una voce, di un modo, di una sintassi, di una cadenza²³ », et c'est cela qui nous intéresse plus que le caractère idéologiquement et socialement régressif des thématiques verghiennes.

En effet, si l'on excepte le dernier Pirandello et Vittorini, la spécificité commune à tous les écrivains siciliens exilés sur le continent et qui ne font que de brefs séjours en Sicile, est leur intérêt pour la restitution de l'oralité et des stratifications linguistiques.

Pour Verga, ces tentatives, globalement réussies, de restitution sonore initiées depuis l'exil milanais avaient fini par correspondre, à partir de son retour en Sicile, à une sorte d'enfermement volontaire dans le cercle de la communauté villageoise, un enfermement qui l'avait conduit au mutisme faute d'avoir su transformer ses premières trouvailles stylistiques en expérimentation linguistique systématique.

En revanche, ceux qui se placeront sous son ombre mèneront cette expérimentation et la pousseront, pour certains, jusqu'à ses plus extrêmes conséquences poétiques, parce que contrairement à lui, ils ne sont pas revenus vivre en Sicile et, de ce fait, ils n'ont pas annulé l'opération de filtration et de transmutation que favorise l'éloignement dans l'espace.

Au caractère régressif d'une écriture qui, après avoir fait appel à la mémoire, s'est sclérosée chez Verga dans la contemplation immédiate de ce que la mémoire permettait de médier, la nouvelle génération d'écrivains siciliens substitue en effet une écriture dynamique qui s'articule autour de l'alternance dialectique entre l'ici et l'ailleurs, une alternance qui fait que, par le biais de la remémoration, l'ailleurs devient l'ici, ce qui permet d'entendre et de faire entendre des voix qui, sans cela, se perdraient dans la mélodie du chœur parce que, paradoxalement, l'éloignement permet d'entendre plus distinctement.

²¹ Giovanni Verga, *I Malavoglia*, Milano, Treves, 1881.

²² Leonardo Sciascia, *Cruciverba*, Torino, Einaudi, 1983, p. 159. Sur le même sujet, voir aussi Vincenzo Consolo, *Di qua dal faro*, op. cit., p. 137.

²³ Leonardo Sciascia, *Cruciverba*, op. cit., p. 159.

Celui qui a poussé le plus loin l'expérimentation en matière d'écriture énonciative est sans doute Giuseppe Bonaviri, en particulier dans sa biographie familiale, *Il sarto della strada lunga*²⁴, où il arrive aux limites de l'écriture théâtrale.

Consolo, en revanche, dans *Le pietre di Pantalica*²⁵ ou *Retablo*²⁶, par exemple, a utilisé son exil pour travailler sur l'épaisseur de la sédimentation linguistique dans la culture sicilienne en jouant sur les stratifications temporelles et civilisationnelles, ce qui l'a amené à élaborer une prose poétique mistilingue d'un accès particulièrement difficile, un *logos* multiforme grâce auquel il espère ordonner le chaos sicilien.

Mais dans ce travail sur la restitution de l'oralité, il faut attribuer une mention spéciale à Camilleri. On peut considérer en effet qu'il a bénéficié des recherches des précédents, ce qui lui permet d'élaborer pour sa production romanesque une langue d'auteur qu'il présente comme l'écho d'un idiolecte familial. Cependant, ce qui nous intéresse ici c'est que, malgré son caractère incontestablement mercantile, cette production a permis d'inverser le sens des transferts thématiques et linguistiques.

Jusque-là, les auteurs siciliens exilés s'exportaient avec leur *background* culturel et existentiel qu'ils passaient au crible des expérimentations littéraires et linguistiques en acte sur le continent, au prix d'un déficit de communication qui se mesure à l'étroitesse de leurs tirages et à leur renommée presque confidentielle en ce qui concerne Bonaviri et Consolo.

Camilleri, au contraire, colonise ce genre vendeur qu'est le roman policier — dont il ignore délibérément le caractère rationnel et réparateur originel — et lui impose une langue qui, si l'on en croit Sciascia, lui est étrangère jusque dans sa structure mentale. Une langue qui est l'image inversée de celle de Verga ; une langue, donc, où c'est le positif sicilien qui se superpose à un négatif syntaxique italien, ce qui équivaut, si l'on poursuit le raisonnement de Sciascia et de Consolo après lui, à dire le monde avec une langue venue du chaos c'est-à-dire à le désordonner.

C'est un procédé qui, le grand bazar du post-moderne et le culte de l'ego aidant, a paradoxalement fait florès alors même que la communication n'avait jamais été aussi centralisée ni aussi encline à ignorer les voix marginales.

Cela a en tout cas permis à Camilleri de se faire passer, à tort, pour un héritier en exil de cette autre lignée d'écrivains qui, à l'instar de Sciascia et contrairement aux précédents, sont restés en Sicile parce qu'ils croyaient que cela était juste²⁷ et parce que, pour eux, écrire était une lutte non seulement contre la réalité mais aussi contre soi-même.

Au lieu de se sauver et d'entrer individuellement dans l'histoire en traversant le détroit, ces écrivains-là ont tenté de faire venir l'histoire jusqu'à la Sicile en important les outils rationnels qui leur paraissaient aptes à la faire sortir de son immobilité, de ce sommeil de la raison qui produit des monstres.

En l'occurrence, ils ont tenté de se servir de la syntaxe de l'italien, qui est la faculté de raisonner ne l'oublions pas²⁸, et surtout de genres littéraires dont les codes génétiques étaient supposés les transformer en armes de construction massive face au chaos de la non-société sicilienne.

Pour De Roberto, avec *I viceré*²⁹, ce sera le roman historique dont Consolo dira plus tard qu'il est le passage obligé pour tous les écrivains siciliens, exilés ou non, depuis le Pirandello de *I vecchi e i giovani*³⁰ jusqu'à Consolo lui-même avec son *Sorriso dell'ignoto marinaio*³¹.

²⁴ Giuseppe Bonaviri, *Il sarto della strada lunga*, Torino, Einaudi, 1954.

²⁵ Vincenzo Consolo, *Le pietre di Pantalica*, Milano, Mondadori, 1988.

²⁶ *Id.*, *Retablo*, Milano, Mondadori, 1992.

²⁷ Voir, à ce propos, *Id.*, *L'olivo e l'olivastrò*, *op. cit.*, p. 15.

²⁸ Voir note 8 *supra*.

²⁹ Federico De Roberto, *I viceré*, Milano, Galli, 1894.

En fait il s'agit plutôt d'un roman contre-historique dont la fonction est d'aller à l'encontre de l'historiographie officielle, celle du Royaume d'Italie dans le cas de De Roberto ou du premier Pirandello, en changeant de point de vue ; en adoptant, en l'occurrence, le point de vue des laissés pour compte de l'intégration nationale — des vaincus décrits par Verga, en somme — et non celui des vainqueurs. Mais en s'inscrivant dans l'histoire — parce que contre elle — au lieu de la refuser comme l'avait fait Verga.

Alors que, dans le cas de Consolo, il s'agira en revanche d'un anti roman historique c'est-à-dire d'un récit dont le langage et la structure entendent marquer « il superamento, in senso etico, estetico, [...] dei romanzi d'intreccio dispiegati e dominati dall'autore, di tutti i linguaggi logici, illuministici, che nella loro limpida serena geometrizzazione, escludevano le "voci" dei margini³² ».

Pour Sciascia, même si, à l'occasion, il s'essaiera au récit contre-historique, le genre de prédilection sera le roman policier qui, plus que tout autre, lui semble, par nature, le meilleur outil pour ordonner rationnellement le connu plus que le connaissable³³, outre que pour permettre à la société sicilienne d'entrer dans l'histoire en ayant enfin part à l'Etat de droit. En fait, là encore, il s'agira plutôt d'anti-roman policier car, une fois exposées à la chaotique réalité sicilienne, les structures canoniques du genre vont se tordre jusqu'à s'inverser, à l'instar des principes sur lesquels il est fondé : au lieu de montrer la restauration de l'ordre et de l'Etat de droit, elles mettront en évidence le triomphe du désordre et de l'anti-état clientéliste mafieux.

Comme on le voit, dans ces deux tentatives de greffes à partir de genres littéraires importés de l'extérieur, les écrivains siciliens se sont trouvés dans l'obligation de modifier les structures et les modalités canoniques de ces genres exogènes jusqu'à les renvoyer à l'expéditeur, à la société réputée civile, comme reflétés par un miroir déformant parce que reflétant un monde déformé.

C'est ce monde déformé pour ne pas dire difforme que l'écrivain sicilien qui voudrait aujourd'hui accomplir son voyage de retour, son *nostos* dans une Ithaque dont il aurait conservé amoureusement le souvenir, devra affronter, à l'instar de Consolo qui revient parcourir son île et qui la trouve saccagée.

L'olivo e l'olivastro, qui est le récit de ce voyage de retour est une espèce de long thrène de deuil entonné par un Ulysse désabusé pour qui désormais

« Trova solo senso il dire o ridire il male, nel mondo invaso in ogni piega e piaga dal diluvio melmoso e indifferente di parole atone e consunte, con parole antiche o nuove, con diverso accento, di diverso cuore, intelligenza. Dirlo nel greco d'Eschilo, in un volgare vergine come quello di Giacomo o di Cielo o nella lingua pietrosa e aspra d'Acitrezza³⁴. »

Au risque que ces mots soient désormais incompréhensibles parce qu'issus, du propre aveu de Consolo, d'une langue qui n'est plus communicable³⁵. Au risque de rester à jamais écartelé entre les deux rives du détroit, entre Charybde et Scylla.

³⁰ Luigi Pirandello, *I vecchi e i giovani*, Milano, Treves, 1913.

³¹ Vincenzo Consolo, *Il sorriso dell'ignoto marinaio*, Milano, Mondadori, 1997, Oscar Scrittori del novecento, p. 181.

³² *Ibidem*, p. 182.

³³ Leonardo Sciascia, *Le parrocchie di Regalpetra*, Bari, Laterza, 1956, p. 6 : « [...] da allora non ho più avuto problemi di espressione, di forma, se non subordinati all'esigenza di ordinare razionalmente il conosciuto più che il conoscibile e di documentare e raccontare con buona tecnica (per cui, ad esempio, mi importa più seguire l'evoluzione del romanzo poliziesco che il corso delle teorie estetiche) ».

³⁴ Vincenzo Consolo, *L'olivo e l'olivastro*, *op. cit.*, p. 77.

³⁵ Voir, à ce propos, *Id.*, *La retta e la spirale* in *Di qua dal faro*, *op. cit.*, p. 262.

Il y a donc ceux qui ont un jour franchi cette frontière si bien défendue et qui sont partis pour ne plus revenir en emportant dans leur bagage tout le chaos existentiel sicilien qu'ils ont dissimulé sous le masque de la rhétorique, de l'ironie ou de l'idéologie.

Il y a ceux qui sont restés parce qu'ils considéraient qu'ils avaient la mission civile et morale de combattre le désordre en important les armes de la raison afin de permettre à la Sicile d'entrer dans l'histoire mais qui ont vu ces armes se tordre entre leurs mains jusqu'à offrir l'image inversée de la non-société sicilienne.

Et enfin, il y a ceux qui, comme Consolo sont restés suspendus, dans cet entre-deux, dans ce *nec tecum nec sine te vivere possum* qui semble être le sort de la plupart des Siciliens en exil, rongés par la nostalgie de leur Ithaque et désespérés de voir, quand ils y reviennent, ce qu'elle est devenue aux mains des *Proci* à qui ils l'ont abandonnée quand ils sont partis pour leur voyage au-delà du détroit. Un détroit qui est donc devenu pour eux une sorte de lieu géométrique de la parole poétique d'où l'on peut dire les mondes qui se font face, de part et d'autre de cette frontière dont ils sont les passeurs.

C'est ainsi, en tout cas, que Consolo lui-même le présente, au terme de ce qui est devenu un voyage existentiel:

« Allora per noi diventa quel braccio di mare, quel fiume salmastro, il suo mito, la metafora dell'esistenza : lo stretto obbligato, il tormentato passaggio in cui l'uomo può perdersi, può perdere la ragione, imbestiandosi, o la vita contro lo scoglio o dentro il vortice di una natura maligna, mostruosa e feroce ; o salvarsi uscire dall'orrido caos, dopo il passaggio cruciale, e approdare nell'Itaca della realtà e della storia, della ragione e degli affetti.

Una metafora anche diventa lo stretto di quel che riserva la vita a un uomo nato per caso in Sicilia : epifania crudele, pericoloso sbandare nella procella del mare, nell'infernale natura ; salvezza infine possibile, dopo molto travaglio, approdo a un'amara saggezza, a una disillusa intelligenza³⁶. »

Lise Bossi

³⁶ *Id.*, *Vedute dello stretto di Messina in Di qua dal faro, op. cit.*, p. 68.